

12). Malgré son usage de la magie, le Coran défend toutefois Salomon, qui « n'a jamais été mécréant ».

Deuxièmement, il est question de deux anges, Harut et Marut, qui enseignent la magie aux gens. Il s'agit manifestement d'une forme de magie noire « qui sème la désunion entre l'homme et son épouse ». On notera au passage que Harut et Marut sont liés explicitement à la ville de Babylone, l'ancienne capitale de la Mésopotamie. Dans la tradition biblique, la ville est associée au mal en personne : « Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre » (Apocalypse 17 : 5). Au moment où le récit sur Harut et Marut est incorporé dans le Coran, Babylone n'est plus qu'un village entouré de ruines et de poussière⁶, ce qui rend sa mention dans le Coran pour le moins insolite.

Bien que le verset soit très allusif, les historiens y ont depuis longtemps repéré des thèmes empruntés à divers mythes répandus au Proche-Orient. Cet article vise à faire la synthèse des nombreux travaux publiés sur la question.

Haurvatât et Ameretât

Le passage mentionne deux anges nommés Harut et Marut. Ces noms paraissent énigmatiques à plus d'un titre. D'une part, leur nom n'est guère mentionné dans le Coran ailleurs que dans ce passage. D'autre part, ils n'appartiennent pas au répertoire des anges mentionnés dans la Bible, ou dans la tradition judéo-chrétienne d'une manière générale. Les commentateurs musulmans avaient bien perçu que leur nom n'était pas d'origine arabe, sans toutefois parvenir à identifier leur source d'origine⁷. Il faudra attendre la recherche orientaliste au 19^e siècle pour clairement établir l'identité de ces deux anges⁸. Il s'agit de deux entités mentionnées dans l'*Avesta*, le livre de l'ancienne religion iranienne, sous les noms de Haurvatât et Ameretât. Dans le mazdéisme, Ahura Mazda, le maître suprême de la création, est secondé par six divinités appelées Amesha Spenta ou « Saints Immortels »⁹. Parmi eux se trouve Haurvatât, maître des eaux, dont le nom peut être traduit à peu près par « Totalité » ou « Abondance ». Quant à Ameretât, maître des plantes, son nom désigne « l'immortalité », ou plus précisément le « non-mourir »¹⁰. Dans la religion iranienne, tout comme dans la sourate 2, les deux divinités forment un couple invoqué et agissant ensemble. Quant au nom que leur donne le Coran, il dérive de la forme *hrwwt mrwwt* (Haraut-Mauraut) figurant dans un fragment d'origine manichéenne¹¹.

⁶ Tom Boiy, *Late Achaemenid and Hellenistic Babylon*, Peeters, 2004, p. 51.

⁷ Arthur Jeffery, *The Foreign Vocabulary Of The Quran*, Oriental Institute Baroda, 1938, p. 283.

⁸ Paul de Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen*, Leipzig, 1866, pp. 15, 169.

⁹ Pour une bonne introduction sur le sujet, le lecteur francophone peut se tourner vers le classique de Jacques Duchesne-Guillemin, *La religion de l'Iran ancien*, Presses universitaires de France, 1962.

¹⁰ James Darmesteter, *Haurvatât et Ameretât : essai sur la mythologie de l'Avesta*, Librairie A. Franck, 1875, p. 46.

¹¹ Pierre-Jean de Menasce, « Une légende indo-iranienne dans l'angéologie judéo-musulmane: a propos de Harut et Marut », *Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft*, vol. 1, 1947, p. 17.



Nous avons montré que les deux anges mentionnés dans le Coran, Harut et Marut, correspondent aux deux divinités iraniennes Haurvatât et Ameretât. Cependant, hormis la concordance entre les noms, on voit mal ce qui relie les deux anges coraniques aux deux Saints Immortels. En effet, la tradition mazdéenne n'associe pas particulièrement Haurvatât et Ameretât à la magie comme le fait le Coran. Le thème développé dans la sourate 2 correspond en réalité aux traditions que l'on trouve dans le *Livre d'Hénoch*, dont il va maintenant être question.

Le Coran et les traditions énochianes

Contrairement à ce que son nom laisse entendre, le *Livre d'Hénoch* n'est pas à proprement parler un livre, mais une collection de cinq textes composés à des époques différentes avant d'être compilés ensemble. Ils tirent leur nom d'Hénoch, l'arrière-grand-père de Noé, à qui ils sont (faussement) attribués. On peut donc parler d'écrits pseudépigraphiques¹². Parmi ces textes, se trouve le *Livre des Veilleurs*, dont des fragments araméens datant du 2^e siècle avant notre ère ont été découverts à Qumran¹³. La trame du texte repose sur un passage du livre de la Genèse où nous lisons : « Quand les hommes commencèrent à se multiplier sur la terre et qu'ils eurent des filles, les fils des dieux s'aperçurent que les filles des hommes étaient belles. Ils prirent pour eux des femmes parmi toutes celles qu'ils avaient distinguées » (Genèse 6 : 1-2). L'expression « fils de Dieu » (*beney Elohim*) a fait couler beaucoup d'encre, tant chez les théologiens de l'Antiquité que chez les spécialistes modernes. Mathias Delcor fait remarquer que « le terme *beney* ne sert pas à marquer ici la filiation physique, biologique, mais plutôt l'appartenance à un groupe. Les *beney Elohim* sont des êtres appartenant au monde divin »¹⁴. Mais qui sont-ils précisément ? Selon une interprétation courante à l'époque, l'expression désigne des anges, et c'est précisément le point de vue adopté dans le *Livre des Veilleurs*. Partant de là, le texte entend répondre à une question qui a occupé les théologiens de toute époque : d'où vient le mal ? Depuis Saint Augustin (m. 430), qui conceptualisa la doctrine du « péché originel », le christianisme met en avant la responsabilité d'Adam et Eve, dont la transgression a introduit sur la terre le péché et la corruption. Mais avant la perspective augustinienne, d'autres explications avaient cours, tant chez les juifs que chez les chrétiens.

Le *Livre des Veilleurs* a pour fonction de répondre à l'éternelle question de l'origine du mal. C'est donc un récit *étiologique*, un récit qui explique les causes. Le texte explique qu'à l'époque prédiluvienne, des anges avaient été séduits par les filles des hommes, et descendirent sur terre pour s'accoupler avec elles. Les enfants de ces unions illégitimes, les Géants, sèment alors le chaos sur la terre, dévorant les récoltes

¹² Un écrit pseudépigraphique est un texte dont la paternité est attribuée à un personnage qui n'en est pas l'auteur. Pour plus de précision, on renverra vers notre article « Les sources du Coran ».

¹³ *The Books of Enoch: Aramaic Fragments of Qumrân Cave 4*, éd. Joseph T. Milik, Clarendon Press, 1976.

¹⁴ Mathias Delcor, « Couverture fascicule Le mythe de la chute des anges et de l'origine des géants comme explication du mal dans le monde, dans l'apocalyptique juive. Histoire des traditions », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 190 (1), 1976, p. 6.



des hommes avant de les tuer et de les manger. Les anges à l'origine du chaos sont au nombre de deux : il s'agit d'Azazel, leur chef, et de son complice Shemhazaï. Le texte que c'est eux qui apprirent aux hommes à fabriquer des armes (1 Hénoch 7 : 8). De plus, Shemhazaï « enseigna tous les sortilèges, tous les enchantements » et Hermoni « enseigna l'art de résoudre les sortilèges, les exorcismes, la magie, la sorcellerie et les tours » (1 Hénoch 8 : 3-4). En réaction, Dieu provoque le déluge afin d'éradiquer ces êtres démoniaques. Ainsi, la tradition énochienne souligne la responsabilité des anges : c'est eux qui, par leurs enseignements, ont répandu le mal sur la terre. Quant à Azazel et Shemhazaï, ils seront déchus par Dieu.

La tradition énochienne influencera de nombreux théologiens chrétiens des premiers siècles. L'écrivain Justin Martyr (m. 165) écrit ainsi que « les anges, violant cet ordre, ont cherché le commerce des femmes et ont engendré des enfants que nous appelons les démons. Dans la suite, ils se sont asservi le genre humain, **soit par la magie**, soit par la crainte et les tourments qu'ils faisaient subir [...] ; et ils ont semé parmi les hommes le meurtre, la guerre, l'adultère, l'intempérance et tous les maux » (*Deuxième apologie*, V, 3). Vers la même époque, Tertullien (m. 240) parle à son tour « de ces anges qui se précipitèrent du ciel vers les filles des hommes [...]. Après avoir enseigné à un siècle grossier des matières que la nature avait utilement cachées, et des arts qu'il aurait mieux valu ignorer, tantôt en lui apprenant à creuser les mines, tantôt en lui enseignant la vertu des plantes, aujourd'hui **en lui révélant le pouvoir des enchantements** [...] » (*De l'ornement des femmes*, I, 2). On mentionnera enfin les *homélies Pseudo-Clémentine*, un texte judéo-chrétien du 4e siècle, qui affirme que les anges initierent les femmes à la magie (*Homélies* 8 : 14).

À ce stade, le lecteur commence à établir quelques affinités entre la tradition énochienne au sens large (par quoi on entend non seulement le *Livre d'Hénoch*, mais également les textes ultérieurs influencés par lui) et le passage coranique. Il est en effet question de deux anges descendus sur la terre et qui apprennent la magie aux hommes, semant la division. Toutefois, nous ne savons pas exactement pourquoi le Coran identifie ces deux anges à Haurvatât et Ameretât, deux entités d'origine mazdéenne, alors que le récit correspond en réalité à celui d'Azazel et Shemhazaï, issus de la tradition juive et énochienne. Quoi qu'il en soit, le fait que l'histoire de Harut et Marut dans le Coran corresponde à celle des anges Azazel et Shemhazaï dans la tradition énochienne était évident aux yeux des commentateurs musulmans, qui firent très tôt le rapprochement¹⁵. Ces derniers connaissaient en effet très bien les traditions énochianes, et n'hésitèrent pas à puiser dedans pour élaborer leurs commentaires du récit coranique¹⁶.

¹⁵ Comme l'écrit Patricia Crone, « The Book of Watchers », *art. cit.*, p. 196 : « Il est frappant de constater que, bien que le Coran donne aux anges des noms d'origine iranienne et en dise très peu à leur sujet, les exégètes les ont aussitôt reconnus comme les anges déchus de l'histoire des Veilleurs ».

¹⁶ John C. Reeves, « Some Parascriptural Dimensions of the “Tale of Hārūt wa-Mārūt” », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 135 (4), 2015, pp. 819-827.



À côté des similitudes entre les deux traditions, il existe *aussi* des différences importantes : par exemple, le Coran ne mentionne pas les unions illicites entre les anges et les femmes. De plus, alors que dans la tradition énochienne, les anges agissent de leur propre initiative, dans le Coran, c'est avec la permission d'Allah qu'ils le font. Autrement dit, le texte procède à une *déresponsabilisation* des anges. En cela, le Coran s'inscrit en réalité dans une tradition plus ancienne. En effet, l'implication des anges dans le problème du mal faisait difficulté sur le plan théologique. Pour résoudre la difficulté, certains écrits de l'Antiquité reprirent la trame générale du récit énochien tout en revisitant le rôle des anges afin de les disculper. C'est en particulier le cas du livre des *Jubilés*, composé aux alentours du 2^e siècle, et dont l'influence sur le Coran et l'islam est désormais bien établie¹⁷. Annette Reed note ainsi que le livre des *Jubilés* dégage progressivement les anges de toute responsabilité en « décrivant leurs intentions comme bonnes et leur descente comme divinement mandatée »¹⁸. C'est précisément ce que nous retrouvons dans le Coran, qui affirme que Harut et Marut, loin d'être mus par de mauvaises intentions, préviennent les hommes en leur disant : « Nous ne sommes rien qu'une tentation : ne sois pas mécréant ». Un autre passage du Coran illustrant la tendance à décharger les anges de toute responsabilité a été mis en lumière par Tommaso Tesei. Il s'agit du récit où Iblis *négocie* auprès d'Allah la permission de tenter l'humanité (7 : 14-18 ; 15 : 36-40 ; 17 : 62-65). Cet épisode se rapproche très fortement d'un récit mentionné dans le livre des *Jubilés*, où l'ange maléfique Mastema demande auprès de Dieu à ce que les démons puissent tenter les hommes¹⁹. On le voit, le Coran est donc héritier de la tradition énochienne, mais dans sa version revisitée où les anges ne sont plus coupables du mal répandu sur la terre.

La dépendance du Coran vis-à-vis des traditions énochianes est renforcée par plusieurs éléments. D'une part, le Coran mentionne par deux fois un personnage appelé Idris (19 : 56 ; 21 : 85). Les exégètes musulmans ont reconnu qu'il s'agissait là du nom d'Hénoch, ce que les historiens ont depuis largement confirmé. Au verset 19 : 57, la voix divine du Coran affirme concernant Idris : « Et Nous l'elevâmes à un haut rang ». Cela correspond précisément au passage du *Livre d'Hénoch* où ce dernier réalise une ascension céleste (1 *Hénoch* 87 : 3). Le nom d'Idris serait issu d'un jeu de mots qui associe la racine arabe *d-r-s*, d'où vient le verbe *darasa*, « écrire », avec la description d'Hénoch comme un personnage qui possède une « excellence dans les activités académiques »²⁰. D'autre part, le nom de l'ange Azazel figurerait également dans le Coran, mais de manière déformée. Le verset 9 : 30 affirme que les juifs disent

¹⁷ Voir notamment Suleyman Dost, *An Arabian Qur'ān: Towards a Theory of Peninsular Origins*, thèse doctorale présentée à l'université de Chicago, 2017, notamment pp. 199-255.

¹⁸ Annette Y. Reed, *Fallen Angels and the History of Judaism and Christianity. The Reception of Enochic Literature*, Cambridge University Press, 2005, p. 90.

¹⁹ Tommaso Tesei, « Echoes of Pseudepigrapha in the Qur'ān », in Carlos A. Segovia, *Remapping Emergent Islam: Texts, Social Settings, and Ideological Trajectories*, Amsterdam University Press, 2020, p. 209.

²⁰ John C. Reeves, « Some Explorations of the Intertwining of Bible and Qur'ān », in John C. Reeves (éd.), *Bible and Qur'ān: Essays in Scriptural Intertextuality*, Society of Biblical Literature, 2003, pp. 46-49.



« ‘Uzayr est le fils d’Allah ». L’identité de ce personnage, dont le nom n’apparaît qu’ici, a fait couler beaucoup d’encre. Les commentateurs musulmans l’ont quasiment tous identifié à Esdras, un grand prêtre mentionné dans la Bible. À défaut d’alternative, la plupart des historiens se sont ralliés à cette hypothèse²¹. Celle-ci, cependant, n’est pas entièrement satisfaisante, en premier lieu car il n’existe aucun texte, ni aucune tradition démontrant que les juifs auraient divinisé Esdras²². Pour contourner la difficulté, certains ont supposé l’existence d’un groupe marginal juif qui serait celui visé par le Coran. Autant dire que la difficulté demeure, car d’un tel groupe, nous n’avons aucune trace. Il y a près d’un siècle, l’orientaliste français Paul Casanova avait suggéré que ‘Uzayr était en réalité l’ange Azazel²³. Dans une de ses publications, Patricia Crone a repris et développé cette hypothèse de manière convaincante. ‘Uzayr (‘z̄ȳr) serait une déformation de l’arabe ‘Az̄il ou ‘Az̄â’il (‘z̄ȳl). Le verset dénoncerait alors la pratique juive – bien documentée celle-ci – de l’adoration des anges²⁴.

Conclusion

Le passage coranique sur Harut et Marut nous a conduit à faire de véritables chassés-croisés entre les différents textes et traditions qui entrent en jeu. Nous avons vu tout d’abord que leurs noms provenaient de deux divinités, ou « Saints Immortels » d’origine mazdéenne, Haurvatât et Ameretât. Cependant, l’histoire relatée dans la sourate 2 se rapporte à un ensemble de traditions rattachées au *Livre d’Hénoch*. Celles-ci racontent comment deux anges, Azazel et Shemhazaï, incitèrent leurs semblables à descendre sur terre pour s’unir aux femmes, et apprirent la magie et la fabrication des armes aux hommes, semant le chaos et la division. De ces traditions, le Coran ne conserve que la partie concernant l’enseignement de la magie par les deux anges. On a vu par ailleurs que le Coran témoignait d’une connaissance des traditions énochianes, notamment par la mention d’Hénoch, *alias* Idris dans le texte coranique, et peut-être d’Azazel, *alias* ‘Uzayr (si l’on souscrit à l’hypothèse de Casanova/Crone).

Quoi qu’il en soit, le récit coranique de Harut et Marut illustre bien la tendance des rédacteurs du Coran à puiser certains thèmes dans l’héritage mythologique du Proche-Orient tout en les reformulant selon leur propre perspective. Ainsi, le Coran apparaît comme un « bricolage », au sens de Claude Lévi-Strauss²⁵. Il reste enfin à déterminer *quand* et *comment* ce thème mythique fut intégré dans le corpus coranique. Sans prétendre pouvoir répondre précisément à la question, on peut néanmoins glaner quelques éléments de réponse. Premièrement, à la fin de l’Antiquité, les traditions énochianes avaient été évincées aussi bien dans le judaïsme rabbinique que dans le christianisme « orthodoxe ». Elles continuaient toutefois de circuler dans certains

²¹ Voir Viviane Comerro, « Esdras est-il le fils de Dieu ? », *Arabica*, vol. 52 (2), 2005, pp. 165-181.

²² Tommaso Tesei, *art. cit.*, p. 206.

²³ Paul Casanova, « Idris et ‘Ouzaïr », *Journal Asiatique*, vol. 205, 1924, pp. 356-360.

²⁴ Patricia Crone, *art. cit.*, pp. 208-210. Sur l’adoration des anges dans le judaïsme antique, voir notamment Marcel Simon, « Remarques sur l’angélolâtrie juive au début de l’ère chrétienne », *Comptes Rendus de l’Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, vol. 115, 1971, pp. 120-134.

²⁵ Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Plon, 1962.



cercles marginaux. Patricia Crone note ainsi que l'histoire « prospérait désormais surtout parmi les païens, les gnostiques et les adeptes de l'occultisme, en dehors des communautés dominantes ou, lorsqu'elle subsistait en leur sein, dans les cercles quelque peu marginaux des alchimistes, devins et magiciens. C'est très probablement à partir de tels milieux qu'elle passa dans le Coran »²⁶. Deuxièmement, on a vu que le passage polémique contre les pratiques magiques des juifs, qui sont bien attestées dans certaines régions, notamment en Mésopotamie ainsi qu'en Perse. Troisièmement, la mention du couple mazdéen Haurvatât et Ameretât, *alias* Harut et Marut dans le Coran, et celle de Babylone, pointent clairement vers un milieu perse. Une hypothèse avancée par les spécialistes est que le récit fut incorporé dans le Coran *après* la conquête de la Perse, au cours de laquelle les (proto-)musulmans se familiarisèrent avec les antiques traditions iraniennes²⁷.

²⁶ Patricia Crone, *art. cit.*, p. 193.

²⁷ Gilles Courtieu & Carlos A. Segovia, « Q 2:102, 43:31, and Ctesiphon-Seleucia. New Insights into the Mesopotamian Setting of the Earliest Qur'anic Milieu », in Mette Bjerregaard Mortensen *et al.* (éds.), *The Study of Islam Origins. New Perspectives and Contexts*, De Gruyter, 2021, pp. 203-230 ; Nicolai Sinai, « The Christian Elephant in the Meccan Room: Dye, Tesei, and Shoemaker on the Date of the Qur'ān », *Journal of the International Qur'anic Studies Association*, vol. 9 (1), 2024, p. 23.

